

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

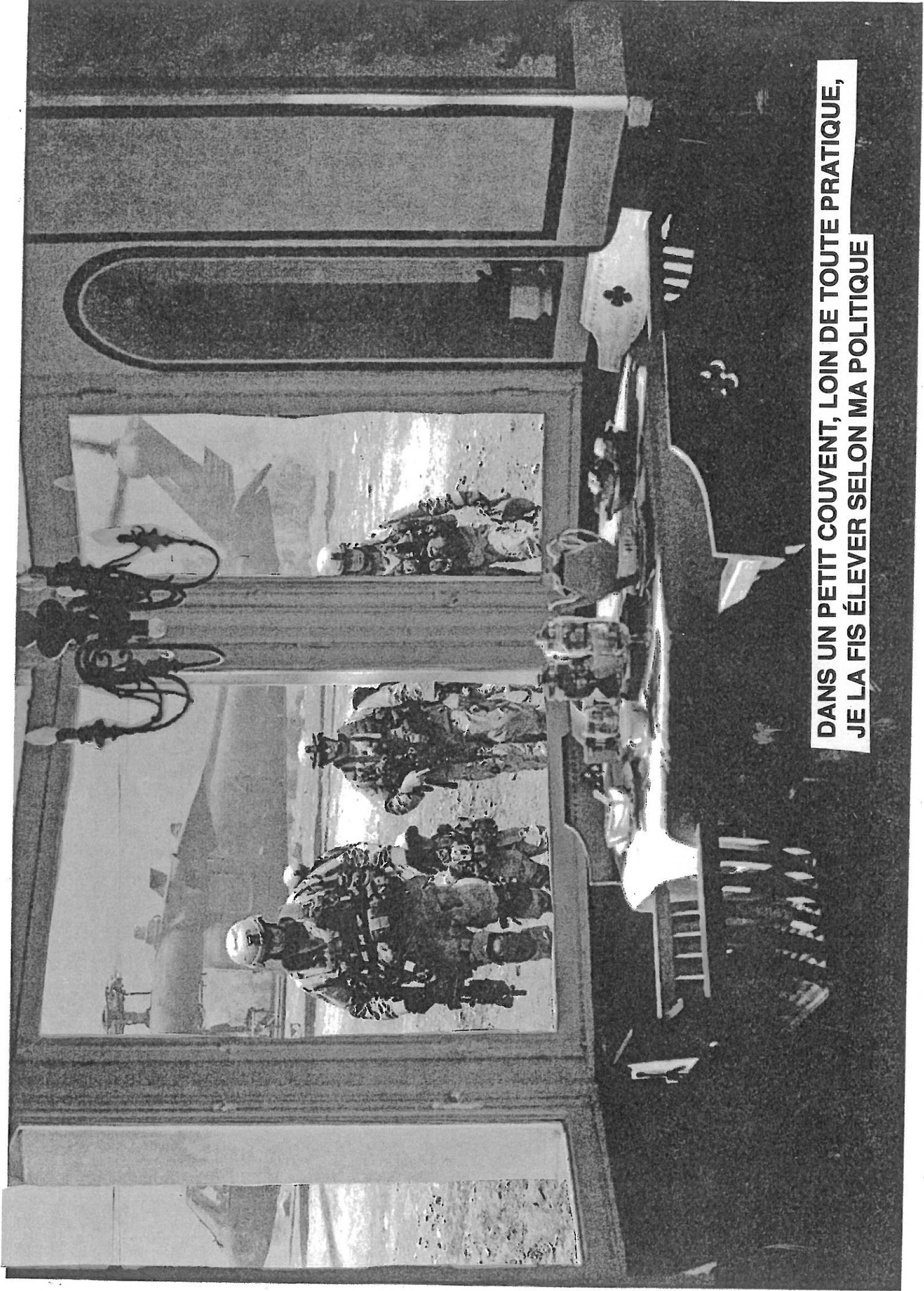
13 MAI 2014
n° 133



JE L'AI DONC RETIREE



**DANS UN PETIT COUVENT, LOIN DE TOUTE PRATIQUE,
JE LA FIS ÉLEVER SELON MA POLITIQUE**



La vie en avance rapide

Elle n'est pas bête, elle ignore.
Elle n'est pas sotte, on ne lui a pas dit.
Les ressorts de la vie.

Sa raison c'est son âge, et la fougue qui s'en suit.

Si Agnès était restée au couvent jusqu'à la ménopause, elle se serait sans aucun doute demandée : Pourquoi tant de sang ?
La réponse elle l'aurait trouvée dans un psaume,

Mais Agnès a été re-tirée, et au : Pourquoi tant de sang ?
On lui répond par le plaisir, par le goût, par la vue, par les mots doux, par les tendresses, par les sens au-delà de toute spiritualité.

Agnès se fait rattraper par le concret du soudain, et *L'école des femmes* n'est que la curiosité dans la rencontre d'une jeune femme vieille enfant, femme-enfant-enfant-femme. Docile à ces allers retours initiatiques d'un âge à l'autre. De la becquée au repassage.

Cette rencontre aurait pu être Dieu, sous une forme ou sous une autre,

Mais ce balcon
Mais ces arbres
Mais ce travail
Mais ce frais
Mais ces puces dedans
Mais ces nuits
Mais ces esprits
Mais ce matin
Mais ce visage inconnu
Mais ces civilités
Mais ces révérences de midi à la tombée de la nuit
Mais cet appel du nouveau, du neuf, du jamais vu, jamais vécu,
Mais ce secours demandé par la sorcière

Elle ne peut qu'y répondre.
Elle ne répond pas d'innocence, elle répond d'attrait du danger, elle ne répond pas bonne ménagère dévote, elle répond humaine à cette étrangeté de la rencontre, attentive qu'elle est au bizarre, curieuse qu'elle est du haut de sa fenêtre au dehors,

La révérence amène la révérence œil pour œil dent pour dent je te tiens tu me tiens à quand tu clignes des yeux croix de bois croix de fer wakatépébabounepromenons-nous dans les bois sur la tête de ma promis juré craché cap ou pas cap

Les promesses enfantines et d'un coup les parents débarquent et ça parle mariage et ça paie les dettes les dots les grès brisés les frais et faut faire des enfants et les paroles se tiennent - déclaration engagement serment annonce contrat foi obligation - et adulte tout soudain, alors que tout juste fraîche et neuve, on lui dit : OUI, je valide ce choix qui est le tien, qui est le nôtre à tous, homologué avant même de te consulter, ce choix innocent d'hasardeuse, et c'est lui ce

poltron, cet inconnu de sous les arbres, qui tantôt courbait l'échine et s'émouvait devant le décolleté naissant de tes révérences réitérées, c'est lui, désormais, lui qui te chérira à jamais

Tout sera allé si vite,

Elle regarde pour la première fois la cassette VHS de sa vie et au-dessus d'elle se tend le long bras de la mainmise, la grande rugueuse et poilue mainmise guide son annulaire si long presse le bouton fastforward, et la conduit de ses premiers pas au générique à la musique sempiternelle

Elle n'en aura connu que trois : Dieu, Arnolphe et Horace, trois mecs, trois projets de vie pour elle, trois mains d'hommes, trois amours, trois amants, trois discours et c'est le plus jeune des trois, sans mot dire dans l'histoire qu'elle épousera.

Ça aurait pu être Dieu
Ça aurait pu être Arnolphe
C'est une Comédie.

Chloé GIRAUD

Elle hurlait

Comme si tirée du ventre de la mère pour atterrir sur terre, et retirée du monde encore vers l'enfer et cetera, « Elle est partie en voyage », ce qui signifie « Elle n'est plus de ce monde ». Elle n'est pas de ce monde.

C'est étrange comme Agnès est partie en voyage en même temps que son père. Ils sont allés AILLEURS. Séparés. Ils ont quitté ce monde dans deux directions opposées, vers la lumière vers le voyage la fuite en mouvement il a fui il ne pouvait plus rester il y avait cette enfant ces enfants dont il ne voulait pas, c'était cela, parti en caravelle vers les États-Unis d'Amérique il a crié Liberty Liberty il partait AILLEURS, c'était le grand voyage.

Elle est partie de l'autre côté qui s'appelait NULLE PART, prisonnière dans ce lieu obscur qui ne se déplacera pas, de ses murs qui de ne pas bouger sont NULLE PART

Petit fantôme mort-vivant aux ébahis

En dehors du coup, à l'abri de la vie

Immobile, son regard est voilé, elle n'est même pas l'observatrice du monde, elle n'a pas la télé chez elle, elle vit dans la caverne là-bas elle s'est retirée du monde elle n'a aucun accès au mirador elle est sans vision dans le noir on l'imaginerait bien dans les sous-sols caves cavernes grottes mais elle est en hauteur, elle est là-haut, elle fait partie de ces princesses à donjon. Bouchée Impasse et ce regard lancé cette oreille qui cherche AILLEURS au milieu de NULLE PART

Je pense souvent à cette image d'Alfred Dreyfus au bagne de Cayenne. Le bagne est une île paradisiaque les fleurs sont de chatoyantes couleurs et les palmiers lancés en parasol contre la chaleur et cette mer bleu clair et je l'imagine entre ces quatre murs. Dans le bagne il y avait les prisonniers en cellule et ceux qui avaient le droit de circuler sur l'île. Alfred Dreyfus faisait partie de la première catégorie. Dans une cellule au milieu d'une île dans les Caraïbes.

Il y a le bruit des vagues.

Il imagine leur mouvement.

Il visualise la vague sinus cosinus et cet instant où elle s'écaille en blanc et s'étale contre le sable.

Il entend comme les rouleaux s'allongent contre la côte.

Il entend oiseaux feuilles de palme le vent qui frappe fort contre les murs jours de tempête comme le crissement d'une fourchette contre l'assiette, s'apaise.

Sans le savoir j'imagine que dans sa tête à Agnès, il y avait les voyages de son père Enrique, parce que de NULLE PART elle ne rêvait que d'AILLEURS, elle était habitée de ce père fuyant à travers des contrées, attaché NULLE PART, il l'avait laissée dans une boîte en fer pour enfants orphelins, un jour il avait dit « tu es une bâtarde », et le texte nous dit que le sort l'avait obligé à quitter sa natale terre. Le sort, je crois que c'était l'étouffement, cette enfant sur les bras, et soudain l'appel d'air, il avait tout plaqué, la bâtarde et la mère, il criait « Mais il y a l'Amérique et les Indes ! »

Elle déracinée de n'être que de ses murs-là quand son père avait brisé ses murs à lui. Elle NULLE PART de ne venir que de ces murs et de cet abandon. Immobile d'avoir été là attachée par son père et son désir de liberté et cet étouffement il l'avait plaquée là entre ces murs, c'était ce père d'AILLEURS qui avait fait cela – tout le reste n'aura été

que conjecture. Le jour du marché, du haut de son balcon elle voyait passer des fruits exotiques, elle imaginait leur origine, elle fermait les yeux elle était hors des murs le ciel il écrasait de son bleu en s'évadant elle serait simplement partie à la plage une serviette sous le bras et puis là-bas en Amérique, AILLEURS près de Cayenne.

Ce sont les sons qu'il regarde. Les cris des parloirs sauvages. Entre 2001 et 2004 Mathieu Pernot réalise une série de photographies qu'il appelle *Les Hurleurs* : depuis les hauteurs de la ville d'Avignon, les hurleurs crient vers la prison pour se faire entendre de leurs proches détenus. Et j'imagine que ces chœurs de « libres » ne disent qu'anecdotes, les mots d'amour et le colis-repas de la semaine prochaine. C'est le nom que l'on donne à ces pratiques des hurleurs : les parloirs sauvages.

J'imagine que le là-haut où Agnès est recluse est un immense donjon, j'imagine qu'un de ces hommes sur les photographies est Horace le Hurleur qui crie à Agnès, et de ne pouvoir bien s'entendre il lui fait des gestes, et le geste le plus grand, le plus visible possible, ce serait la révérence.

Cette révérence ils l'auraient tant de fois répétée de s'être criés sans se comprendre, de n'avoir eu que ce geste pour se répondre. Et cette parole sauvage elle serait venue du fond d'AILLEURS là-bas le hurlement du vent dans les palmes enfin le cri et sa révérence ils disaient je suis là auprès de toi, ils disaient Je ne t'ai pas abandonnée il disait Tu n'es pas une bâtarde abandonnée avec ce cri elle aurait quitté NULLE PART C'est ce que disait la révérence loin loin comme elle pouvait à peine la distinguer comme elle y répondait du haut de sa tour.

Eux

Les deux pères

Enrique et Arnolphe

Toute leur vie durant ils auront fait semblant

Enrique s'est inventé une jolie petite histoire à laquelle il a fini par croire lui-même, et il n'a aucune honte à dire qu'il a abandonné l'enfant parce que l'enfant était bâtarde

Il n'a aucune honte à dire qu'il est parti en Amérique abandonnant là cette enfant cette bâtarde

Arnolphe, celui qui déjà pensait être son mari

Il aurait dû épouser une morte

Il aurait eu sa photo encadrée sur son bureau et leurs enfants fictifs. Il les aurait trouvés sur une brocante dans un grand album photo. Il aurait découpé les photos, il aurait fait des montages – un fils – une fille – sa femme – elle aurait eu un air doux et blond – elle aurait été cette femme dans le cadre des photos sur son bureau – il aurait ce cadre – il aurait dit toujours lors des soirées professionnelles Ma femme s'excuse elle se sentait souffrante – il l'aurait embrassée sur sa table de chevet toutes les nuits avant de s'endormir – il lui aurait donné un prénom – il se serait efforcé une vie durant de la faire exister

Ce qu'Enrique lui-même déjà avait fait

Dans son portefeuille il avait la photo du bébé. Sa femme elle était morte pendant le voyage. Il en était bien content. Mais il criait partout Pauvre de moi il montrait la photo avec amour il s'imaginait une vie, une vie AILLEURS

Mais cet AILLEURS n'existait pas, il était NULLE PART

Il n'y avait pas d'AILLEURS

Cette femme, cette enfant, c'était la fiction d'un amour, d'un amour qu'ils auraient possédé comme un coffre au trésor trop lourd. Un amour qui cachait l'abandon la violence et tous ces cris lancés il aurait frappé contre le ventre de sa femme enceinte salope et bâtarde. Elle, d'amour elle aurait tenté de le suivre, elle aurait abandonné son

enfant, elle l'aurait laissé faire – mais elle pleurait encore elle ne s'en remettait pas de son enfant abandonnée.

Sur le bateau elle était morte il avait dit Tant mieux.

Il s'était construit une belle histoire il disait ma femme d'amour mon enfant chéri pour avoir QUELQUE PART qui soit chez lui il croyait être libre il était NULLE PART.

Sa femme
retirée
du monde

Antonio Ferrara s'évade le 12 mai 2003 de la prison de Fresnes. Figure du grand banditisme français, ses complices mettent le feu à de nombreuses voitures dans toute la ville de Fresnes afin d'occuper les pompiers et les forces de l'ordre. Puis ils se garent devant la prison de Fresnes, ils sont lourdement armés, au mirador une pauvre gardienne avec une carabine – une carabine – se terre. Porte après porte, dynamite sur dynamite, ils explosent la prison jusqu'à la cellule, ils sortent avec Antonio Ferrara, ils repartent en voiture.

Cette évasion, elle me semble superbe parce qu'elle n'a pas la beauté et la facilité d'un hélicoptère. Elle est au-dessus du réel ; incendier une ville pour sortir un gars de prison, c'est de la mégalomanie, c'est cette force immense déployée pour un homme, pour une libération.

Sortir de NULLE PART.

La nuit elle hurlait comme les chiens en espérant que les chiens lui répondent.

à ces donjons et à ces tours

reclus, Antonio Ferrara n'a pas d'existence sans regard, il est cette surveillance sans dehors il est ce regard de ses gardiens – ses vingt gardiens personnels – et le bruit des vagues, du trousseau de clefs contre la cuisse

Le soleil disparaît, les mouches s'affolent dans le poulet

Retiré du monde dans la cuisse de Jupiter, Apollon le Dieu errant échappe à la vindicte d'Athéna.

Dionysos le « deux fois né » danse il est le feu déjà enfui et né à nouveau il est le mouvement il est il ne s'arrête jamais et le vin tangué dans les jambes d'être tombées de trop haut contre le sol Horace sera tombé sur la plage il fait frais ce soir-là quand elle fait la brasse il y a les lucioles des planctons qui s'éclairent.

La maison était dehors

Le dehors était dedans

Le dedans était dehors

Dans la maison qu'y avait-il ?

Les mouches sur le poulet

Les ampoules sont cassées

Les murs montrent des fissures

Écume des jours dans les poumons le plafond se craquelle la pièce se rétrécit elle y a disparu d'avoir mangé des nénuphars

Écume des jours entendue chaque jour dans la nuit des murs de Cayenne

La parole s'affaisse comme le plafond, dans l'isoloir elle bégaie

Elle hurlait les mots la nuit d'espérer qu'à l'autre bout de l'Atlantique son père les entendrait

Tirée alors loin là-bas dans la lumière sur sa peau cette évasion cette ouverture
le balcon je le vois / vieux et napolitain / il est la faille

Dans les puits et dans les crevasses, il y a toujours des couloirs souterrains qui mènent
de loin en loin vers la liberté

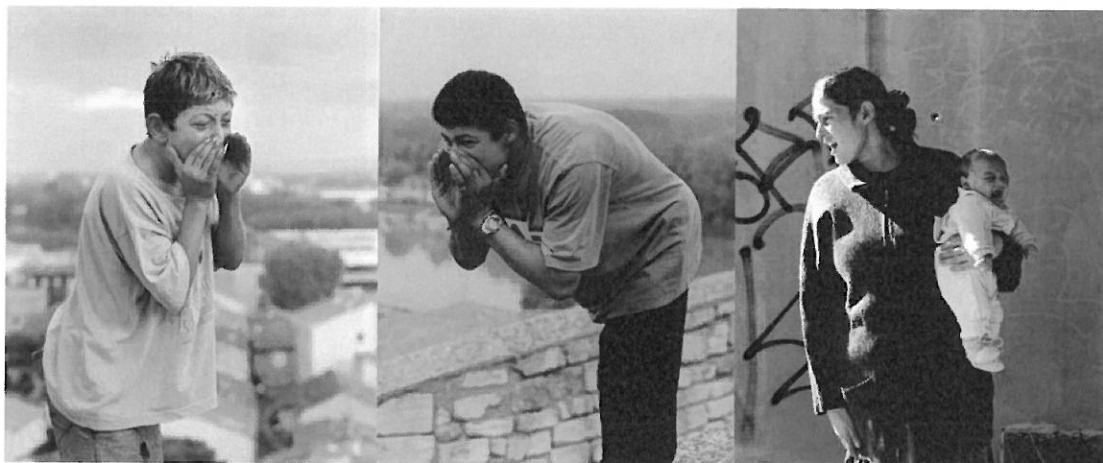
Dans un donjon, ce chemin horizontal est un moignon de chemin

Il s'appelle le balcon

Il est comme un tremplin vers les étoiles auraient dit ceux qui avaient vu les palmiers et
les lucioles s'agiter

Le père revient. Plus d'AILLEURS. Le vieux sourire soudain meurt d'avoir éhontément
affiché son mensonge. Elle n'entend plus rien soudain le hurlement lui a arraché la voix
et l'oreille. NULLE PART aussi a disparu.
Elle reste ICI.

Adèle Gascuel





**DIEU MERCI, LE SUCCÈS A SUIVI MON ATTENTE
ET GRANDE JE L'AI VUE À TEL POINT INNOCENTE
QUE J'AI BÉNI LE CIEL D'AVOIR TROUVÉ MON FAIT
POUR ME FAIRE UNE FEMME AU GRÉ DE MON SOUHAIT**

Marivaux, *La Dispute*

Scène I

LE PRINCE, HERMIANE, CARISE, MESROU

Hermiane

Où allons-nous, seigneur ? Voici le lieu du monde le plus sauvage et le plus solitaire, et rien n'y annonce la fête que vous m'avez promise.

Le Prince, *riant*

Tout y est prêt.

Hermiane

Je n'y comprends rien ; qu'est-ce que c'est que cette maison où vous me faites entrer et qui forme un édifice si singulier ? Que signifie la hauteur prodigieuse des différens murs qui l'environnent ? Où me menez-vous ?

Le Prince

À un spectacle très-curieux. Vous savez la question que nous agitâmes hier au soir. Vous souteniez contre toute ma cour que ce n'était pas votre sexe, mais le nôtre, qui avait le premier donné l'exemple de l'inconstance et de l'infidélité en amour.

Hermiane

Oui, seigneur, je le soutiens encore. La première inconstance ou la première infidélité n'a pu commencer que par quelqu'un d'assez hardi pour ne rougir de rien. Oh ! comment veut-on que les femmes, avec la pudeur et la timidité naturelle qu'elles avaient, et qu'elles ont encore depuis que le monde et sa corruption durent, comment veut-on qu'elles soient tombées les premières dans des vices de cœur qui demandent autant d'audace, autant de libertinage de sentiment, autant d'effronterie que ceux dont nous parlons ? Cela n'est pas croyable.

Le Prince

Eh, sans doute, Hermiane, je n'y trouve pas plus d'apparence que vous ; ce n'est pas moi qu'il faut combattre là-dessus ; je suis de votre sentiment contre tout le monde, vous le savez.

Hermiane

Oui, vous en êtes par pure galanterie, je l'ai bien remarqué.

Le Prince

Si c'est par galanterie, je ne m'en doute pas. Il est vrai que je vous aime, et que mon extrême envie de vous plaire peut fort bien me persuader que vous avez raison ; mais ce qui est de certain, c'est qu'elle me le persuade si finement que je ne m'en aperçois pas. Je n'estime point le cœur des hommes, et je vous l'abandonne ; je le crois sans comparaison plus sujet à l'inconstance et à l'infidélité que celui des femmes ; je n'en excepte que le mien, à qui même je ne ferais pas cet honneur-là si j'en aimais une autre que vous.

Hermiane

Ce discours-là sent bien l'ironie.

Le Prince

J'en serai donc bientôt puni, car je vais vous donner de quoi me confondre, si je ne pense pas comme vous.

Hermiane

Que voulez-vous dire ?

Le Prince

Oui, c'est la nature elle-même que nous allons interroger ; il n'y a qu'elle qui puisse décider sans réplique la question, et sûrement elle prononcera en votre faveur.

Hermiane

Expliquez-vous, je ne vous entends point.

Le Prince

Pour bien savoir si la première inconstance ou la première infidélité est venue d'un homme, comme vous le prétendez, et moi aussi, il faudrait avoir assisté au commencement du monde et de la société.

Hermiane

Sans doute, mais nous n'y étions pas.

Le Prince

Nous allons y être ; oui, les hommes et les femmes de ce temps-là, le monde et ses premières amours vont reparaître à nos yeux tels qu'ils y étaient, ou du moins tels qu'ils ont dû être ; ce ne seront peut-être pas les mêmes aventures, mais ce seront les mêmes caractères ; vous allez voir le même état de cœur, des âmes tout aussi neuves que les premières, encore plus neuves s'il est possible. (*À Carise et à Mesrou*) Carise, et vous, Mesrou, partez, et quand il sera temps que nous nous retirions, faites le signal dont nous sommes convenus. (*À sa suite*) Et vous, qu'on nous laisse.

Scène II

HERMIANE, LE PRINCE

Hermiane

Vous excitez ma curiosité, je l'avoue

Le Prince

Voici le fait : il y a dix-huit ou dix-neuf ans que la dispute d'aujourd'hui s'éleva à la cour de mon père, s'échauffa beaucoup et dura long-temps. Mon père, naturellement assez philosophe, et qui n'était pas de votre sentiment, résolut de savoir à quoi s'en tenir, par une épreuve qui ne laissât rien à désirer. Quatre enfans au berceau, deux de votre sexe et deux du nôtre, furent portés dans la forêt où il avait fait bâtir cette maison exprès pour eux,. Chacun d'eux fut logé à part, et actuellement même il occupe un terrain dont il n'est jamais sorti, de sorte qu'ils ne se sont jamais vus. Ils ne connaissent encore que Mesrou et sa sœur qui les ont élevés, qui ont toujours eu soin d'eux, et qui furent choisis de la couleur dont ils sont, afin que leurs élèves en fussent plus étonnés quand ils verraient d'autres hommes. On va donc pour la première fois leur laisser la liberté de sortir de leur enceinte et de se connaître ; on leur a appris la langue que nous parlons ; on peut regarder le commerce qu'ils vont avoir ensemble comme le premier âge du monde ; les premières amours vont recommencer, nous verrons ce qui en arrivera. (*On entend un bruit de trompettes.*) Mais hâtons-nous de nous retirer, j'entends le signal qui nous en avertit ; nos jeunes gens vont paraître ; voici une galerie qui règne tout le long de l'édifice, et d'où nous pourrons les voir et les écouter, de quelque côtés qu'ils sortent de chez eux. Partons.



espagnol à l'autre, français, de Calderón à Molière et, plus tard, Marivaux.

Le principe de la formation par la surveillance permanente prend un caractère moins parabolique dans *L'École des femmes* de Molière. Il est animé, certes autrement, par le vœu d'échapper ainsi à ce qui semble être, pour Arnolphe, une donnée inévitable du mariage : le couage. Craignant, lui aussi, pareille destinée, il décide de procéder à une opération expérimentale censée lui fournir la fiancée incapable de fauter, à l'abri de l'erreur. Arnolphe, comme un savant cruel, prend une petite fille de quatre ans, l'enferme d'abord dans un couvent, puis dans une maison à l'écart du monde tout en la tenant privée de toute éducation. C'est du Rousseau avant la lettre coloré d'une folie digne de Frankenstein. Il entend ainsi éviter toute tentation et se rassurer par la solitude imposée à la jeune fille. Parce qu'il craint le pire, Arnolphe adopte une démarche rationnelle et se fie à un plan théorique. La surveillance, dans ce projet à long terme, occupe une place privilégiée. Lui aussi, de même que chez Calderón, érige la clôture en pratique sécuritaire. Enfermer l'autre, pour se rassurer soi-même : voilà l'horreur !

Comme toujours, une faille intervient et le programme est battu en brèche. Par cette fracture, la vie s'imisce et l'organisation si strictement conçue s'effondre. La clôture, un instant débordée, laisse s'échapper le prisonnier qui s'emploie à contredire la perspective envisagée et à infirmer la pédagogie adoptée. Dans l'abri infranchissable conçu par Arnolphe, le balcon sert de percée vers l'extérieur qui finira par s'immiscer et dérouter l'ordre pénitentiaire instauré : Horace parvient à le tromper, avec l'aide, juste retournement des choses, de la prisonnière elle-même. Tout le système mis en place par Arnolphe se délite sous l'effet de son absence temporaire, les serviteurs diminuent l'intransigeance de leur surveillance,

L'ÉCOLE DES FEMMES OU LA CLÔTURE SÉCURITAIRE

"Le soupçon et la peur sont de bons surveillants", affirmait Boileau, comme une sorte d'*alter ego* d'Arnolphe qui, habité par ces mêmes craintes, considère que l'on ne surveille jamais mieux qu'en emprisonnant. Conviction des maîtres qui doutent des précautions habituelles et se fient aux seules solutions radicales. Ainsi les mesures de protection, supposent-ils, ne connaissent aucune faille et le contrôle s'exerce sans discontinuité, constant et rassurant. Il y a chez eux de la cohérence dans le projet appelé à conforter une relation qui se dérobe aux aléas du hasard ou à l'imprévu des fautes. La prison, dans ses différentes versions, la tour ou la maison, voilà la solution !

Dans *La vie est un songe* de Calderón de la Barca, les craintes suscitées par les prémonitions concernant le caractère de Sigismondo conduisent son père à prendre la décision extrême : l'enfermement. Ainsi, surveillé sans interruption, il ne pourra pas se soustraire à la vigilance des gardiens et il lui sera interdit d'accéder à la cour. La surveillance ici opère de manière prévisionnelle, pour éviter les forfaits d'un héritier prédisposé au mal, source de troubles à craindre, criminel potentiel. Là-haut, dans la tour, il n'échappera pas au gardien et se trouvera à l'écart de tout contact avec le réel, de toute emprise du monde. Ainsi on n'enseigne rien et l'être se déploie selon sa logique et ses prédispositions internes. Le motif se retrouvera du Siècle d'or

G. BANU, La scène surveillée

Agnès communique... et échappe, intérieure-ment, à l'emprise de son géolier "conceptuel". La clôture est ici le résultat d'une décision mentale que l'imprévu de l'existence va faire voler en éclats.

Arnolphe, en stratège obstiné, une fois la fêlure observée, change de position et décide de transformer le dedans en piège observé de l'extérieur, de surveiller autrement. Cette conversion dedans/dehors a été génialement mise en scène par Louis Jouvet en 1936. Grâce au dispositif de Christian Bérard, il parvenait à révéler scéniquement ce passage de l'intérieur à l'extérieur, qui, bien que sous l'emprise d'Arnolphe, lui échappent tous les deux l'un après l'autre. Si *L'Ecole des femmes* parle de l'échec d'une visée pédagogique contre nature, celui-ci s'accompagne de la mise en morceaux de tous les dispositifs de surveillance. Il y a une intelligence de la vie qui finit par surmonter le contrôle et dégager de son emprise les êtres épris de liberté : la clôture sécuritaire, Molière l'annonce, n'est qu'une solution temporaire car trop contraire à la fluidité de la vie et à tout ce qu'elle engendre comme surprises à même de brouiller les programmes. Il y aura toujours une faille qui entraîne la défaite.

BRITANNICUS

OU LA SURVEILLANCE TOTALITAIRE

Dans *Britannicus* on assiste, Roland Barthes l'a dit, à la naissance du "monstre". A la prise du pouvoir et à l'exposition des stratégies adoptées pour y parvenir. Une pareille lecture politique ne peut ignorer la place privilégiée qui revient à la surveillance dans toute machine totalitaire, ancienne ou moderne. Elle s'appuie sur le secret des renseignements obtenus de manière illicite et, en même temps, s'affiche ainsi comme étant omniprésente, donc toute-puissante. Ne pas parvenir à se protéger de la surveillance prend automatiquement le sens d'une défaite, d'un interdit de toute initiative subversive, d'une intimidation qui, le plus souvent, conduit à une capitulation. Pour détourner la célèbre formule de Michel Foucault "surveiller et punir", on pourrait dire que le pouvoir punit dès qu'il surveille. Cela implique la constitution d'un réseau d'agents et la mise en place des dispositifs appropriés. Là où il s'agit de surveillance politique, elle ne sera jamais accidentelle ou improvisée. Elle s'appuie sur une volonté et un programme, sur des alliances et des trahisons car la surveillance, Racine le montre, est un des premiers exercices auxquels s'adonne le tyran naissant, d'emblée convaincu que toute aspiration politique, pour s'accomplir, ne peut en faire l'économie. La surveillance s'inscrit dans le programme des stratégies obligées qui conduisent au pouvoir. Elle seule ne suffit pas, mais elle reste indispensable. Elle facilite l'acquisition du pouvoir

La prison est moins récente qu'on ne le dit lorsqu'on la fait naître avec les nouveaux Codes. La forme-prison préexiste à son utilisation systématique dans les lois pénales. Elle s'est constituée à l'extérieur de l'appareil judiciaire, quand se sont élaborées, à travers tout le corps social, les procédures pour répartir les individus, les fixer et les distribuer spatialement, les classer, tirer d'eux le maximum de temps, et le maximum de forces, dresser leur corps, coder leur comportement continu, les maintenir dans une visibilité sans lacune, former autour d'eux tout un appareil d'observation, d'enregistrement et de notations, constituer sur eux un savoir qui s'accumule et se centralise. La forme générale d'un appareillage pour rendre les individus dociles et utiles, par un travail précis sur leur corps, a dessiné l'institution-prison, avant que la loi ne la définisse comme la peine par excellence. Il y a, au tournant du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle, passage à une pénalité de détention, c'est vrai ; et c'était chose nouvelle. Mais il s'agissait en fait de l'ouverture de la pénalité à des mécanismes de coercition déjà élaborés ailleurs. Les « modèles » de la détention pénale — Gand, Gloucester, Walnut Street — marquent les premiers points visibles de cette transition, plutôt que des innovations ou des points de départ. La prison, pièce essentielle dans la panoplie punitive, marque à coup sûr un moment important dans l'histoire de la justice pénale : son accès à l'« humanité ». Mais aussi, un moment important dans l'histoire de ces mécanismes disciplinaires que le nouveau pou-

voir de classe était en train de développer : celui où ils colonisent l'institution judiciaire. Au tournant des deux siècles, une nouvelle législation définit le pouvoir de punir comme une fonction générale de la société qui s'exerce de la même façon sur tous ses membres, et dans laquelle chacun d'eux est également représenté, mais en faisant de la détention la peine par excellence, elle introduit des procédures de domination caractéristiques d'un type particulier de pouvoir. Une justice qui se dit « égale », un appareil judiciaire qui se veut « autonome », mais qui est investi par les dissymétries des assujettissements disciplinaires, telle est la conjonction de naissance de la prison, « peine des sociétés civilisées ! »

On peut comprendre le caractère d'évidence que la prison-châtiment a pris très tôt. Dès les premières années du XIX^e siècle, on aura encore conscience de sa nouveauté ; et pourtant elle est apparue tellement liée, et en profondeur, avec le fonctionnement même de la société, qu'elle a rejeté dans l'oubli toutes les autres punitions que les réformateurs du XVIII^e siècle avaient imaginées. Elle sembla sans alternative, et portée par le mouvement même de l'histoire : « Ce n'est pas le hasard, ce n'est pas le caprice du législateur qui ont fait de l'emprisonnement la base et l'édifice presque entier de notre échelle pénale actuelle : c'est le progrès des idées et l'adoucissement des mœurs². » Et si, en un peu plus d'un siècle, le climat d'évidence s'est transformé, il n'a pas disparu. On sait tous les inconvénients de la prison, et qu'elle est dangereuse quand elle n'est pas inutile. Et pourtant on ne « voit » pas par quoi la remplacer. Elle est la détestable solution, dont on ne saurait faire l'économie.

Cette « évidence » de la prison dont nous déta-

chons si mal se fonde d'abord sur la forme simple de la « privation de liberté ». Comment la prison ne serait-elle pas la peine par excellence, dans une société où la liberté est un bien qui appartient à tous de la même façon et auquel chacun est attaché par un sentiment « universel et constant » ? Sa perte a donc le même prix pour tous ; mieux que l'amende elle est le châtement « égalitaire ». Clarté en quelque sorte juridique de la prison. De plus elle permet de quantifier exactement la peine selon la variable du temps. Il y a une forme-salaire de la prison qui constitue, dans les sociétés industrielles, son « évidence » économique. Et lui permet d'apparaître comme une réparation. En prélevant le temps du condamné, la prison semble traduire concrètement l'idée que l'infraction a lésé au-delà de la victime, la société tout entière. Evidente économico-morale d'une pénalité qui monnaie les châtements en jours, en mois, en années et qui établit des équivalences quantitatives délits-durée. De là l'expression si fréquente, si conforme au fonctionnement des punitions, bien que contraire à la théorie stricte du droit pénal, qu'on est en prison pour « payer sa dette ». La prison est « naturelle » comme est « naturel » dans notre société l'usage du temps pour mesurer les échanges.

Mais l'évidence de la prison se fonde aussi sur son rôle, supposé ou exigé, d'appareil à transformer les individus. Comment la prison ne serait-elle pas immédiatement acceptée puisqu'elle ne fait, en enfermant, en redressant, en rendant docile, que reproduire, quitte à les accentuer un peu, tous les mécanismes qu'on trouve dans le corps social ? La prison : une caserne un peu stricte, une école sans indulgence, un sombre atelier, mais, à la limite, rien de qualitativement différent. Ce double fondement

— juridico-économique d'une part, technico-disciplinaire de l'autre — a fait apparaître la prison comme la forme la plus immédiate et la plus civilisée de toutes les peines. Et c'est ce double fonctionnement⁴ qui lui a donné tout de suite sa solidité. Une chose en effet est claire : la prison n'a pas été d'abord une privation de liberté à laquelle on aurait donné par la suite une fonction technique de correction ; elle a été dès le départ une « détention légale » chargée d'un supplément correctif, ou encore une entrepris de modification des individus que la privation de liberté permet de faire fonctionner dans le système légal. En somme l'emprisonnement pénal, dès le début du XIX^e siècle, a couvert à la fois la privation de liberté et la transformation technique des individus.

Rappelons un certain nombre de faits. Dans les Codes de 1808 et 1810, et les mesures qui les ont immédiatement précédés ou suivis, l'emprisonnement n'est jamais confondu avec la simple privation de liberté. R est, ou il doit être en tout cas, un mécanisme différencié et finalisé. Différencié puisqu'il ne doit pas avoir la même forme, selon qu'il s'agit d'un prévenu ou d'un condamné, d'un correctionnaire ou d'un criminel : maison d'arrêt, maison de correction, maison centrale doivent en principe correspondre à peu près à ces différences, et assurer un châtement non seulement gradué en intensité, mais diversifié dans ses buts. Car la prison a une fin, posée d'entrée de jeu : « La loi infligeant des peines plus graves les unes que les autres ne peut pas permettre que l'individu condamné à des peines légères se trouve enfermé dans le même local que le criminel condamné à des peines plus graves ; ... si la peine infligée par la loi a pour but principal la répara-

à ceux qui savent se vaincre par amour pour lui. Personne cependant n'avait soupçonné cette lutte; on n'avait vu en moi qu'un très grand courage. Aussitôt j'éprouvai une telle joie d'être enfin dans l'état religieux, que depuis lors je n'ai jamais cessé de la goûter.

Dieu changea la sécheresse où était mon âme en l'amour le plus tendre pour lui. Tous les exercices de la vie religieuse faisaient mes délices; et c'est la pure vérité. Ainsi par exemple, quand j'allais parfois balayer aux mêmes heures que j'avais coutume d'employer précédemment à mes plaisirs et à mes parures, je me rappelais que j'étais enfin libre de toutes ces vanités; une joie nouvelle inondait mon âme. J'en étais surprise moi-même et je ne pouvais comprendre d'où elle venait. Quand je me rappelle ces souvenirs, il n'y a pas d'obstacle, si grand qu'il soit, que je ne me sente prête à affronter. J'en ai fait souvent l'expérience : chaque fois que l'on s'applique dès le début d'une entreprise à agir uniquement pour Dieu, il vent, pour augmenter nos mérites, que nous sentions de la frayeur avant de mettre la main à l'œuvre. Plus la frayeur est grande, plus aussi, quand on la surmonte, la récompense est abondante et procure ensuite de joie. Dès cette vie même, Sa Majesté daigne payer ce courage par des faveurs connues de ceux-là seuls qui les ont goûtées. Je le répète, j'en ai fait l'expérience en beaucoup de choses très importantes; et, si j'étais une personne autorisée pour donner un avis, je ne conseillerais jamais d'écouter les craintes de la nature, lorsqu'une bonne inspiration vient souvent nous solliciter. Si nous n'avons en vue que Dieu seul, nous n'avons pas à craindre un insuccès ! car il est tout-puissant. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

✓ O mon souverain Bien, ô souverain repos de mon



CHAPITRE IV

Elle raconte les moyens que le Seigneur a pris pour l'aider à triompher d'elle-même et à revêtir le saint habit, ainsi que les grandes infirmités que Sa Majesté a commencé à lui envoyer.

A cette époque où je méditais mon dessein je montrai à l'un de mes frères la vanité du monde, et le décidai à se faire religieux. Nous résolûmes donc ensemble de nous rendre un jour de grand matin au monastère où se trouvait cette amie pour laquelle j'avais l'affection la plus vive. Toutefois cette dernière décision était de telle sorte que j'étais également disposée à aller dans tout autre monastère, si j'avais cru y mieux servir Dieu, ou si mon père l'avait voulu; car ce que je regardais avant tout, c'était le bien de mon âme. Quant à mon repos, je n'en tenais aucun compte.

Je me souvins, et c'est bien, d'après tout ce qui me semble, l'exacte vérité, qu'au sortir de la maison de mon père j'éprouvai de telles angoisses que la mort, je crois, ne saurait m'en réserver de plus vives. Il me semblait que tous mes os se détachaient les uns des autres. Il n'y avait pas encore en moi un amour de Dieu assez fort pour dominer celui que je portais à mes parents et à mes proches. La lutte fut telle que, si le Seigneur n'était venu à mon secours, toutes mes considérations eussent été impuissantes à me faire avancer. Il me donna alors le courage de triompher de moi-même, et je pus exécuter mon dessein.

Au moment où je recevais l'habit religieux, le Seigneur me fit comprendre quelles faveurs il accorde

THERÈSE D'AVILA, VIE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

VIE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

âme, n'était-ce donc pas assez de faveurs dont vous l'aviez comblée jusqu'alors ! Votre main miséricordieuse et puissante m'avait conduite par tant de détours à un état si sûr, à un asile où vous comptez un grand nombre de fidèles servantes dont je pourrais prendre exemple pour croître sans cesse dans votre service ! Je ne sais plus comment continuer mon récit, quand je me rappelle les circonstances de ma profession, ce grand courage, ce bonheur si profond que j'éprouvais, les fiançailles enfin que je célébrai avec vous ! Je ne saurai le dire sans pleurer, et ce sont des larmes de sang qu'il faudrait répandre. Mon cœur devrait être brisé de douleur, et ce serait trop peu encore, pour pleurer tant d'offenses commises depuis lors.

Il me semble maintenant que j'avais raison de ne pas vouloir aspirer à une si haute dignité, puis que je devais en user si mal. Et vous, ô mon Seigneur, pendant près de vingt ans que j'ai mal usé de votre faveur, vous avez voulu être l'offensé, afin de me rendre meilleure. Ne dirait-on pas, ô mon Dieu, que je n'avais pris d'autre engagement que celui de trahir toutes les promesses que je vous avais faites ? Telle n'était pas alors mon intention, mais quand je vois quelles ont été mes œuvres depuis lors, je ne sais vraiment quelle intention je pouvais avoir. Cela, du moins, montre mieux qui vous êtes, ô mon Époux, et qui je suis. Il est certain que bien souvent le regret de mes grandes infidélités est tempéré par la joie que j'éprouve à la pensée qu'elles feront mieux ressortir la multitude de vos miséricordes. En qui donc, en effet, ô mon Seigneur, vos miséricordes pourraient-elles mieux resplendir qu'en moi, qui ai tant obscurci par la malice de mes œuvres les hautes faveurs dont vous comblez à me favoriser ? Infortunée que je suis, ô mon Créateur, voudrais-je trouver des excuses ? Je n'en

CHAPITRE QUATRIÈME

ai aucune, toute la faute retombe sur moi seule. Si j'avais payé par tant soit peu de retour la tendresse que vous commenciez à me montrer, je n'aurais pu aimer que vous, et cet amour eût été le remède à tous mes maux. Mais je ne l'ai point mérité ; je n'ai pas eu un tel bonheur. O mon Dieu, que du moins à l'avenir votre miséricorde me soit propice !

Le changement de vie et de nourriture fut nuisible à ma santé. Les délices de l'âme étaient grandes, et cependant je ne m'en portais pas mieux. Mes défiances commencèrent à augmenter. Il me vint un mal de cœur si violent que j'étais un objet de frayeur pour ceux qui me voyaient. Ajoutez à cela beaucoup d'autres maux réunis. Je passai ainsi la première année avec une très mauvaise santé. Toutefois je ne crois pas avoir beaucoup offensé Dieu durant ce temps. Le mal était si intense que d'une façon habituelle il me privait presque de mes sens, et quelquefois il m'en privait complètement. Mon père n'omettait rien pour y remédier. Les médecins d'ici ne pouvaient me guérir, il prit ses dispositions pour me conduire à une localité très renommée par des guérisons de maladies différentes de la mienne, mais où, disait-on, je guérirais, moi aussi. Cette amie dont j'ai parlé, et qui était une des anciennes religieuses du monastère, m'accompagna, car on ne faisait pas le vœu de clôture.

Mon séjour dans cette région fut d'une année environ. Durant trois mois j'y endureai de telles souffrances par suite des remèdes si violents qu'on me donnait, que je ne sais comment je pus les supporter.

1. Avila.

2. Bécédas, localité située à 15 lieues à l'ouest d'Avila.

3. Doña Jeanne Suarez.

~~de l'homme qui l'aime. Mais combien d'autres comprennent deux périodes parfaitement contrastées ! Dans la première la femme parle presque facilement, avec de simples attentions, de son goût pour le plaisir, de la vie galante qu'il lui a fait mener, toutes choses qu'elle niera ensuite avec la dernière énergie au même homme mais qu'elle a senti jaloux d'elle et l'épanté. Il en arrive à regretter le temps de ces premières confidences dont le souvenir le torture cependant. Si la femme lui en faisait encore de pareilles, elle lui fourmillerait presque elle-même le secret des fautes qu'il poursuit inutilement chaque jour Et puis quel abandon cela prouvait, quelle confiance quelle amitié ! Si elle ne peut vivre sans le tromper, du moins le tromperait-elle en amie, en lui racontant ses plaisirs, en s'y associant. Et il regrette une telle vie que les débuts de leur amour semblaient esquissés, que sa suite a rendu impossible, faisant de cet amour quelque chose d'approchement douloureux, qui rendra une séparation, selon les cas, ou inévitable, ou impossible.~~

Parfois l'écriture où je déchiffrais les mensonges d'Albertine, sans être idéographique, avait simplement besoin d'être lue à rebours ; c'est ainsi que ce soir elle m'avait lancé d'un air négligent ce message destiné à passer presque inaperçu : « Il serait possible que j'aie demain chez les Verdurin, je ne sais pas du tout si j'irai, je n'en ai guère envie. » Anagramme enfantin de cet aveu : « J'irai demain chez les Verdurin, c'est absolument certain, car j'y attache une extrême importance. » Cette hésitation apparente signifiait une volonté arrêtée et avait pour but de diminuer l'importance de la visite tout en me l'annonçant. Albertine employait toujours le ton dubitatif pour les résolutions irrévocables. La mienne ne l'était pas moins : je m'arrangerai pour que la visite à Mme Verdurin n'eût pas lieu. La jalousie n'est souvent qu'un inquiet besoin de tyrannie appliqué aux choses de l'amour. J'avais sans doute hérité de mon père ce brusque désir arbitraire de menacer les êtres que j'aimais le plus dans les espérances dont ils se berçaient avec une sécurité que je voulais leur montrer trompeuse ; quand je voyais qu'Albertine avait combiné à mon insu, en se cachant de moi, le plan d'une sortie que j'eusse fait tout au monde pour lui rendre plus facile et plus agréable si elle m'en avait fait le confident,

je disais négligemment, pour la faire trembler, que je comptais sortir ce jour-là.

Je me mis à suggérer à Albertine d'autres buts de promenade qui eussent rendu la visite Verdurin impossible, en des paroles empreintes d'une feinte indifférence sous laquelle je tâchais de déguiser mon énervement. Mais elle l'avait dépitiste. Il rencontrait chez elle la force électrique d'une volonté contraire qui le repoussait vivement ; dans les yeux d'Albertine j'en voyais jaillir les étincelles. Au reste, à quoi bon m'attacher à ce que disaient les prunelles en ce moment ? Comment n'avais-je pas depuis longtemps remarqué que les yeux d'Albertine appartenaient à la famille de ceux qui (même chez un être médiocre) semblent faits de plusieurs morceaux à cause de tous les lieux où l'être veut se trouver et cacher qu'il veut se trouver — ce jour-là ? Des yeux — par mensonge — toujours immobiles et passifs — mais dynamiques, mesurés par les mètres ou kilomètres à franchir pour se trouver au rendez-vous voulu, implacablement voulu, des yeux qui sourient moins encore au plaisir qui les tente, qu'ils ne s'auréolent de la tristesse et du découragement qu'il y aura peut-être une difficulté pour aller au rendez-vous. Entre vos mains mêmes, ces êtres-là sont des êtres de fuite. Pour comprendre les émotions qu'ils donnent et que d'autres êtres, même plus beaux, ne donnent pas, il faut calculer qu'ils sont non pas immobiles, mais en mouvement, et ajouter à leur personne un signe correspondant à ce qu'en physique est le signe qui signifie vitesse.

Si vous dérangez leur journée, ils vous avouent le plaisir qu'ils vous avaient caché : « Je voulais tant aller goûter à cinq heures avec telle personne que j'aime ! » Hé bien, si six mois après vous arrivez à connaître la personne en question, vous apprendrez que jamais la jeune fille dont vous aviez dérangé les projets, qui prise au piège, pour que vous la laissiez libre vous avait avoué le goûter qu'elle faisait ainsi avec une personne aimée tous les jours à l'heure où vous ne la voyiez pas, vous apprendrez que cette personne ne l'a jamais reçue, qu'elles n'ont jamais goûté ensemble, la jeune fille disant être très prise, par vous précisément.

Ainsi, la personne avec qui elle avait confessé qu'elle allait goûter, avec qui elle vous avait supplié de la laisser aller goûter, cette personne, raison avouée par nécessité,

PROUST, LA PRISONNIÈRE

IN À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

ce n'était pas elle, c'était une autre, c'était encore autre chose ! Autre chose, quoi ? Une autre, qui ? Hélas, les yeux fragmentés, portant au loin et tristes, permettraient peut-être de mesurer les distances, mais n'indiquent pas les directions. Le champ immitt des possibles s'étend, et si par hasard le réel se présentait devant nous, il serait tellement en dehors des possibles que, dans un brusque étourdissement, allant taper contre ce mur surgi, nous tomberions à la renverse. Le mouvement et la fuite constatés ne sont même pas indispensables, il suffit que nous les induisions. Elle nous avait promis une lettre, nous étions calmes, nous n'aimions plus. La lettre n'est pas venue, aucun courrier n'en apporte, « que se passe-t-il ? » l'anxiété renaît et l'amour. Ce sont surtout de tels êtres qui nous inspirent l'amour, pour notre désolation. Car chaque anxiété nouvelle que nous éprouvons par eux enlève à nos yeux de leur personnalité. Nous étions résigné à la souffrance, croyant aimer en dehors de nous, et nous nous apercevons que notre amour est fonction de notre tristesse, que notre amour c'est peut-être notre tristesse, et que l'objet n'en est que pour une faible part la jeune fille à la noire chevelure. Mais enfin, ce sont surtout de tels êtres qui inspirent l'amour. Le plus souvent l'amour n'a pour objet un corps que si une émotion, la peur de le perdre, l'incertitude de le retrouver se fondent en lui. Or ce genre d'anxiété a une grande affinité pour les corps. Il leur ajoute une qualité qui passe la beauté même, ce qui est une des raisons pour quoi l'on voit des hommes, indifférents aux femmes les plus belles, en aimer passionnément certaines qui nous semblent laides. A ces êtres-là à ces êtres de fuite, leur nature, notre inquiétude attachent des ailes. Et même auprès de nous, leur regard semble nous dire qu'ils vont s'envoler. La preuve de cette beauté, surpassant la beauté, qu'ajoutent les ailes, est que bien souvent pour nous un même être est successivement sans ailes et ailé. Que nous craignons de le perdre, nous oublions tous les autres. Sûrs de le garder, nous le comparons à ces autres qu'aussitôt nous lui préférons. Et comme ces émotions et ces certitudes peuvent alterner d'une semaine à l'autre, un être peut une semaine se voir sacrifier tout ce qui plaisait, la semaine suivante être sacrifié, et ainsi de suite pendant très longtemps. Ce qui serait incompréhensible si nous ne savions par l'expérience

que tout homme a d'avoir dans sa vie, au moins une fois, cessé d'aimer, oublié une femme, le peu de chose qu'est en soi-même un être quand il n'est plus, ou qu'il n'est pas encore, perméable à nos émotions. Et bien entendu si nous disons : êtres de fuite, c'est également vrai des êtres en prison, des femmes captives qu'on croit qu'on ne pourra jamais avoir. Aussi les hommes détestent les entremetteuses, car elles facilitent la fuite, font briller la tentation, mais s'ils aiment au contraire une femme cloîtrée, recherchent volontiers les entremetteuses pour les faire sortir de leur prison et nous les amener. Dans la mesure où les unions avec les femmes qu'on enlève sont moins durables que d'autres, la cause en est que la peur de ne pas arriver à les obtenir ou l'inquiétude de les voir fuir est tout notre amour et qu'une fois enlevées à leur mari, arrachées à leur théâtre, guéries de la tentation de nous quitter, dissociées en un mot de notre émotion quelle qu'elle soit, elles sont seulement elles-mêmes c'est-à-dire presque rien et, si longtemps convoitées, sont quittées bientôt par celui-là même qui avait si peur d'être quitté par elles.

~~J'ai dit : « Comment n'avais-je pas deviné ? » Mais je n'avais-je pas deviné dès le premier jour à Balbec ? N'avais-je pas deviné en Albertine une de ces filles sous l'enveloppe charnelle desquelles palpitent plus d'êtres cachés, je ne dis pas que dans un jeu de cartes encore dans sa boîte, que dans une cathédrale fermée ou un théâtre avant qu'on n'y entre, mais que dans la foule immense et renouvelée ? Non pas seulement tant d'êtres, mais le désir, le souvenir voluptueux, l'inquiète recherche de tant d'êtres. À Balbec je n'avais pas été troublé parce que je n'avais même pas supposé qu'un jour je serais sur des pistes même fausses. N'importe, cela avait donné pour moi à Albertine la plénitude d'un être accompli jusqu'au bord par la superposition de tant d'êtres, de tant de désirs et de souvenirs voluptueux d'êtres. Et maintenant qu'elle m'avait dit un jour : « Mlle Vinteuil », j'aurais voulu non pas arracher sa robe pour voir son corps, mais à travers son corps voir tout ce bloc-notes de ses souvenirs et de ses prochains et ardents rendez-vous.~~

Comme les choses probablement les plus insignifiantes prennent soudain une valeur extraordinaire quand un être que nous aimons (ou à qui il ne manquait que cette

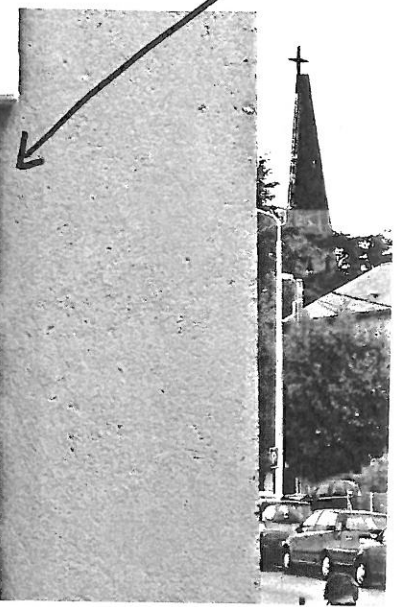
**JE L'AI DONC RETIRÉE; ET COMME MA DEMEURE
À CENT SORTES DE MONDE EST OUVERTE À TOUTE HEURE
JE M'AI MISE À L'ÉCART, COMME IL FAUT TOUT PRÉVOIR,
DANS CETTE AUTRE MAISON, OÙ NUL ME VIENT ME VOIR**



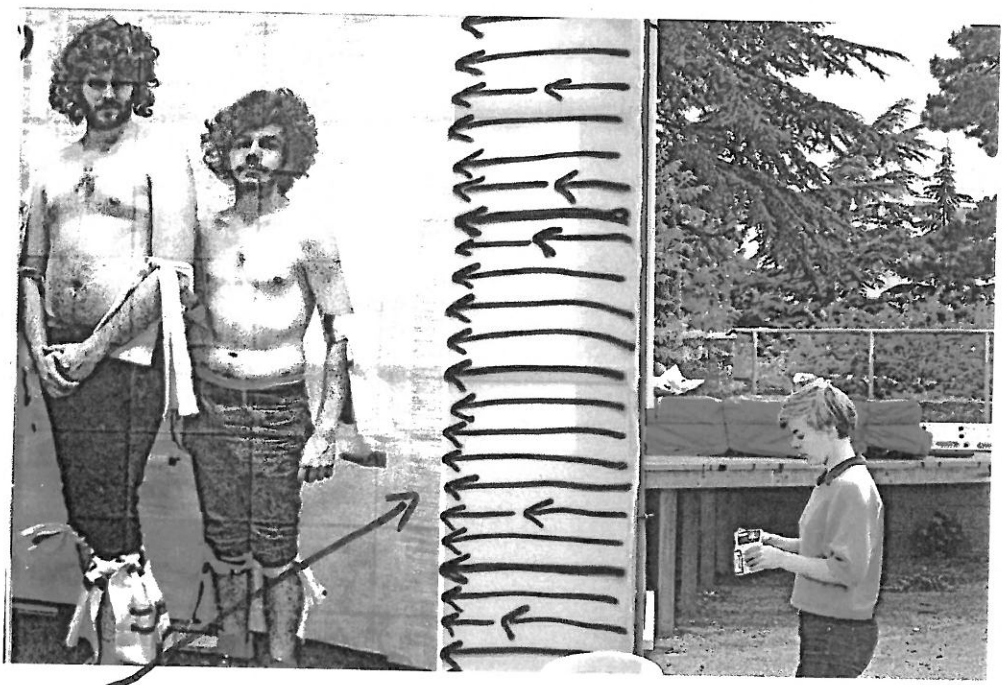
LE TEXTE AU MILIEU ME FAIT PENSER
A LA PHOTO D'EN HAUT,
ET LA PHOTO D'EN HAUT
ME FAIT PENSER A LA PHOTO D'EN BAS.

Des flèches

ENTRÉE DE
L'AUTRE
CÔTÉ



Je l'ai donc retirée ; et comme ma demeure
A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir ;



Des flèches

Benat Martin

LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Samedi 10 Mai 2014

Atelier de transmission

Lucas et Pierre prennent en charge l'atelier. Vincent (technicien du théâtre) et Clémentine sont là. L'idée de départ était de faire le parcours d'Alain et Georgette. Finalement, Arnolphe et Horace retiennent davantage l'attention. Clémentine propose un Horace distant, à moitié dépressif, fatigué de vivre qui ne parvient pas à finir ses phrases. *A contrario*, Arnolphe excède d'impatience et de colère, il se contient face à ce jeune homme qui sans cesse le suit nonchalamment. Un jeu s'instaure dans l'espace et il semblerait qu'Horace soit aimanté par Arnolphe. Lorsque Horace finit par enfin quitter la scène, l'énervement d'Arnolphe a du mal à se contenir et pourtant les réapparitions furtives de celui qui devient un véritable boulet ne se décrochant plus de ses chevilles ne lui permettent pas d'exploser. Cela engendre d'intéressantes ruptures de jeu et de masques chez Arnolphe qui alterne entre l'obligation de se contenir et la nécessité de laisser parler ses furieuses passions.

Puis, les rôles sont inversés : Vincent essaiera cette fois-ci un Horace, naïvement joyeux. Le principe est de garder les mêmes déplacements et de voir ce que cela produit lorsqu'est utilisé un registre totalement opposé. Les retrouvailles des deux personnages se font dans une joie surjouée et assumée comme telle. Clémentine donne à voir un Arnolphe, pas véritablement colérique mais plutôt dépité, anéanti de voir son plan établi depuis quatorze ans s'effriter devant ses yeux.

La question intrinsèque et qui se dessine de plus en plus tout au long de l'atelier est la suivante : comment appréhender cette distinction notable qui existe entre le fait de « donner à entendre un texte » et de « jouer un personnage » ? Avant l'intention, le texte. Le texte amène de lui même une intention. Donner une intention précise au texte. L'intention modifie la perception du texte.

Répétition

Le deuxième jeu avec le rideau est retravaillé. Acte IV, scène 8, Arnolphe ferme le rideau, mais Chrysalde n'a pas oublié la promesse de venir voir cette incroyable femme avec « une innocence à nulle autre pareille ». Les rideaux sont alors utilisés afin de servir de soutien à la colère et à la fuite d'Arnolphe. Ça gonfle, ça vole, ça se froisse, ça retombe, ça cache, ça dévoile, ça s'ouvre violemment : ici le rideau n'est pas précautionneusement soigné et n'est plus cet objet sacré du théâtre.

Puis les comédiens de *L'École des femmes*, après retours et raccords, s'empressent de rejoindre la lecture d'*Oedipe Tyran*. Mise en chantier depuis le matin, la pièce pose clairement la question de la croyance et de la responsabilité, comme l'avaient déjà fait apparaître les lectures approfondies d'*Ajax* : « Quoique l'homme puisse faire, il ne mesure pas les conséquences de ses actes. Alors bien évidemment il désire exercer sa responsabilité à un point de responsabilité le plus ultime. Mais il ne mesure pas la conséquence de ses actes. On provoque en permanence la catastrophe ou le miracle. Et l'aveuglement c'est ça. C'est une manière d'accepter qu'on avance à l'aveugle. Innocemment. Donc il n'y a pas d'oracle. L'histoire n'est pas écrite. Elle n'est pas déjà écrite. Et c'est là peut-être qu'est la tragédie : on ne peut pas imaginer un seul instant les conséquences de nos actes. On ne peut plus vivre si on intègre dans nos actions la possibilité de tuer son père et de coucher avec sa mère. Si on veut vivre, il faut accepter la tragédie. Il faut accepter la défaite. » (G. Morin).

Représentation

76 spectateurs. La représentation se déroule énergiquement. Le travail effectué sur les transitions permet de trouver un rythme tendu sur toute la pièce. Mais si ce qui manquait était justement ce fil continu reliant, scène après scène, l'ensemble de *L'École des femmes*, il faut désormais faire attention à ne pas perdre le moyen de respirer à l'intérieur des scènes. La violence de la fin s'affirme de plus en plus clairement – cette main mise des pères, présent et futur, qui finit par encercler Agnès, seule, abandonnée au drame de l'émancipation inaccomplie.

Sara Ferroud

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et la Région Rhône Alpes.

Directeur de publication : Gwenaél Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métais-Chastanier ; Comité de rédaction : Adèle Gascuel, Sara Ferroud. Montage iconographique : François Dodet.

**ET POUR NE POINT GÂTER SA BONTÉ NATURELLE,
JE N'Y TIENS QUE DES GENS TOUT AUSSI SIMPLES QU'ELLE**

